

LA BIBLIOTHÈQUE RUSSE ET SLAVE

— LITTÉRATURE RUSSE —

Alexandre Pouchkine

(Пушкин Александр Сергеевич)

1799 – 1837

LES PETITES TRAGÉDIES

Le Chevalier avare — Mozart et Salieri — L'Invité de pierre — Un Banquet en temps de peste

(*Маленькие трагедии*)

(*Скупой рыцарь — Моцарт и Сальери — Каменный гость — Пир во время чумы*)

1831-1836

Traduction d'Oleg Almeida, 2023.

Le téléchargement de ce texte est autorisé pour un usage personnel,
mais toute reproduction est strictement interdite.

© Oleg Almeida, 2023.

TABLE

LE CHEVALIER AVARE	3
MOZART ET SALIERI	28
L'INVITÉ DE PIERRE	42
UN BANQUET EN TEMPS DE PESTE.....	87

LE CHEVALIER AVARE

(Scènes de la tragi-comédie *The covetous Knight* de Shenstone)

Scène I

Dans la tour.

Albert et Ivan.

Albert

Quoi qu'il arrive, j'irai au tournoi.
Mon heaume, Ivan, montre-le-moi.

Ivan lui tend son heaume.

Percé,
Abîmé comme il est, je ne puis plus
Le porter. Il faut que je m'en procure
Un autre... et sans tarder. Quel coup de lance !
Maudit comte Delorge !

Ivan

Mais de lui
Vous vous êtes passablement vengé :
Quand vous l'avez jeté hors des arçons,
Il est tombé raide mort. Cela fait
Un jour entier qu'il est sans connaissance.

Albert

Pourtant, il n'est pas ruiné : intact
Demeure son plastron fait à Venise,
Et sa poitrine... eh bien, il ne va pas
Débourser un sou pour s'en acheter
Une autre ! Pourquoi ne lui ai-je pas
Ôté son heaume ? Je l'aurais ôté,
Si je ne m'étais pas senti honteux
Devant les dames et le duc. Pardieu,
Le comte aurait mieux fait de me percer
La tête ! Et j'ai besoin de vêtements.
L'autre jour, tous les chevaliers étaient
Habillés de satin et de velours ;
J'étais le seul à porter une armure
À la table du duc. Je leur ai dit,
Pour me justifier, que j'y étais
Par hasard. Que leur dirai-je aujourd'hui ?
Oh, pauvreté, comme elle nous ulcère
Le cœur ! Quand Delorge a percé mon heaume
De sa lance si lourde, s'éloignant
De moi au grand galop ; quand j'ai piqué
Mon Émir, et que je me suis rué
Sur lui comme un éclair, la tête nue ;
Quand il est tombé à vingt pas de moi,
Tel un page tout jeune ; quand les dames
Se sont remuées toutes sur leurs sièges,
Et que Clotilde s'est caché, avec
Un cri involontaire, le visage ;
Quand les hérauts ont salué mon coup,
Personne n'a pensé à la raison
De mon courage et de ma force alors !

C'est à cause de mon heaume abîmé
Que je me suis emporté. Quel était
Le moteur de mon exploit ? L'avarice.
Il est facile de s'en infecter
Vivant sous le même toit que mon père !
Mon pauvre Émir, comment va-t-il ?

Ivan

Il boite...

Vous ne pouvez encore le monter.

Albert

Bah ! rien à faire : je vais acheter
Le bai. Il ne coûte d'ailleurs pas cher.

Ivan

C'est vrai, ça, mais vous êtes sans le sou.

Albert

Et que dit ce fripon de Salomon ?

Ivan

Il dit qu'il ne peut plus prêter sans gages.

Albert

Que diable ! Puis-je engager quelque chose ?

Ivan

Je lui ai déjà dit cela.

Albert

Et lui ?

Ivan

Il pleurniche... il barguigne...

Albert

Tu devrais

Répondre que mon père est aussi riche
Qu'un Juif, lui-même, et que j'hériterai
De tout un jour.

Ivan

Je l'ai dit...

Albert

Et alors ?

Ivan

Il barguigne... il pleurniche...

Albert

Quel malheur !

Ivan

Mais il voulait vous voir.

Albert

Dieu soit loué !

Je ne vais pas le lâcher sans rançon.

On frappe à la porte.

Qui est là ?

Entre un Juif.

Le Juif

Moi, votre humble serviteur.

Albert

Ah, mon ami, coquin de Salomon,
Sois le bienvenu ! J'ai entendu dire
Que tu ne croyais plus à la parole
D'honneur.

Le Juif

Ah, noble chevalier... Ma foi,
Je voudrais bien, mais ce n'est pas possible.
Je me suis ruiné tout en aidant
Les chevaliers : aucun d'eux ne me paie.
Du reste, je voulais vous demander
Si vous ne pourriez rembourser au moins
Une partie de votre...

Albert

Scélérat !

Je ne penserais pas te courtiser,
Si j'avais de l'argent ! Allons, mon cher,
Ne sois pas entêté, donne-moi vite
Une centaine d'écus d'or avant
Qu'on te fouille.

Le Juif

Ah, si j'avais cent écus !

Albert

Écoute : est-ce que tu ne rougis point
De ne pas secourir tes vieux amis
Dans le besoin ?

Le Juif

Ma foi...

Albert

Assez, assez !
Exiges-tu un gage ? Quel absurde !
Que puis-je engager ? La peau d'un cochon ?
Si j'avais quelque chose à engager,
Depuis longtemps j'aurais vendu cela.
Crois-tu, chien, qu'un chevalier va manquer
À sa parole ?

Le Juif

Tant que vous vivrez,
Votre parole vaudra bien de l'or ;
Comme un vrai talisman, elle ouvrira
Tous les coffres des Flamands les plus riches.
Mais si vous la donnez au pauvre Juif,
Et que (Dieu nous en garde) vous mouriez,
Elle ressemblera, entre ses mains,
À la clef d'un coffret jeté en mer.

Albert

Mon père me survivra-t-il ?

Le Juif

Qui sait ?

Nos jours ne sont pas comptés par nous-mêmes :

Tel était dans la fleur de l'âge hier,

Et aujourd'hui quatre vieillards le portent,

Sur leurs épaules voûtées, au tombeau.

Le baron est sain. Il vivra encore,

Si Dieu le veut, dix ou vingt ou trente ans.

Albert

Tu mens, Juif : j'en aurai déjà cinquante

D'ici à trente ans ! À cet âge-là,

De quoi me servira-t-il, cet argent ?

Le Juif

L'argent ? Toujours, à n'importe quel âge,

L'argent a son utilité pour nous :

Si un jeune homme y voit son subalterne

Qu'il fait travailler dur, un homme vieux

Y voit son ami sûr et en prend soin.

Albert

Oh, mon père n'y voit pas un ami

Ni même un subalterne, mais plutôt

Un grand seigneur qu'il sert ! Comment sert-il ?

Comme un esclave algérien, comme un chien

De garde. Il habite une niche froide,

Il boit de l'eau, il mange du pain sec ;

La nuit, au lieu de dormir, il aboie.
Quant à son or, il est là, entassé
Dans ses coffres. Tais-toi ! Viendra le jour
Où il en sortira pour me servir.

Le Juif

On versera bien plus d'or que de larmes
En enterrant le baron. Plaise à Dieu
Que vous en héritiez bientôt.

Albert

Amen !

Le Juif

Mais on pourrait...

Albert

Quoi ?

Le Juif

Je viens de penser
Qu'il y aurait un moyen...

Albert

Quel moyen ?

Le Juif

Euh... Je connais un petit vieux, un Juif,
Un pauvre apothicaire...

Albert

Un usurier
Comme toi-même ou un peu plus honnête ?

Le Juif

Non, chevalier, ce n'est pas de ce genre
D'affaires que Tobie s'occupe : il fait
Des gouttes... On s'étonne de les voir
Agir.

Albert

Qu'en ferais-je ?

Le Juif

Il vous suffirait
De mettre dans un verre d'eau trois gouttes.
Elles n'ont ni de goût ni de couleur,
Mais, sans qu'on ait mal au ventre ou au cœur,
On en meurt.

Albert

Bref, ton vieux bonhomme vend
Du poison.

Le Juif

Du poison aussi.

Albert

Eh bien ?
Veux-tu me prêter, au lieu de l'argent,
Quelque deux cents fioles de poison,

Un écu la fiole, n'est-ce pas ?

Le Juif

Vous vous moquez de moi. Non, je voulais...
Peut-être vous... Je pensais qu'il était
Grand temps que le baron mourût.

Albert

Comment ?

Empoisonner mon père ? As-tu osé
Le dire à son fils ? Viens ici, Ivan,
Saisis-le ! Tu as osé me le dire !
Sais-tu, âme sordide, chien, vipère,
Que je te pendrai en un tour de main
À l'entrée du château ?

Le Juif

Pardonnez-moi !

De grâce, ô chevalier ! Je plaisantais...

Albert

Ivan, la corde !

Le Juif

Je... je plaisantais...
Je vous ai apporté un peu d'argent.

Albert

Va-t'en, chien !

Le Juif s'en va.

C'est ce que fait l'avarice
De mon père ! Un usurier quelconque ose
Me proposer ça ! Donne-moi un verre
De vin, Ivan : je tremble fort... Pourtant,
J'ai bien besoin d'argent. Cours après lui
Et prends ces écus-là. Apporte-moi
Mon encrier aussi. Ce maudit Juif
Aura son reçu. Mais ne laisse plus
Entrer ce Judas... Non, attends un peu.
Son or sentira le poison autant
Que les trente deniers de son ancêtre...
J'ai demandé du vin.

Ivan

On n'en a goutte.

Albert

Et l'espagnol que Raymond m'a offert ?

Ivan

J'en ai porté la dernière bouteille,
Hier encore, chez le forgeron
Malade.

Albert

Ah, oui, je m'en souviens, je sais...
Donne-moi donc de l'eau. Maudite vie !
C'est arrêté : je vais me plaindre auprès
De notre duc. Qu'il oblige mon père
À me traiter comme son fils plutôt

Que comme un de ces rats nés dans sa cave !

Scène II

La cave.

Le baron

Comme un fat qui attend son rendez-vous
Avec une coquine astucieuse
Ou une sottise qu'il a subornée,
J'avais languï tout le jour dans l'attente
De ce moment où je suis descendu
Dans ma cave secrète. Les voilà,
Mes loyaux coffres. Quel moment heureux !
Je puis enfin jeter une poignée
De pièces d'or dans le sixième coffre
(lequel n'est pas encore plein). Il semble
Que ce soit peu, mais peu à peu grossit
Mon trésor. J'ai lu quelque part qu'un roi
Avait jadis ordonné que chacun
De ses guerriers jetât une poignée
De sable à tel endroit ; une colline
Altière s'y dressa, et ce roi put,
Debout sur son sommet, le cœur joyeux,
Voir aussi bien une vallée couverte
De tentes blanches qu'une mer lointaine
Où voguaient des vaisseaux. Ainsi moi-même,
Poignée par poignée, comme si c'était
L'aumône, j'ai élevé ma colline
Dans cette cave, et je puis voir, debout

Sur son sommet, tout ce qui est soumis
À mon empire. Y a-t-il quelque chose
Qui n'y soit pas soumis ? Tel qu'un démon,
Je pourrais gouverner depuis ici
Le monde entier. Si j'en avais envie,
On bâtirait des palais magnifiques,
Toute une foule de nymphes viendraient
S'ébaudir dans mes beaux jardins, les muses
Me paieraient leur tribut, et le génie,
Libre qu'il est, serait mon humble esclave,
Et la vertu et le labeur des gens
Espéreraient tous deux ma récompense.
Je n'aurais qu'à siffler pour que le crime
Rampe, timide et docile, à mes pieds,
Souillant le sol de sang, léchant ma main,
Me regardant dans les yeux pour y voir
Les signes de ma volonté de fer.
Tout m'obéit, je n'obéis à rien ;
Je suis au-dessus de tous les désirs ;
Je suis tranquille ; je suis conscient
De mon pouvoir, et cette conscience
Me suffit...

(Il regarde son or.)

Il semble que ce soit peu,
Mais combien de soucis humains, de pleurs,
De malédictions et de prières
Est-ce qu'il représente avec son poids ?
Voici un vieux doublon... C'est une veuve
Qui vient tout juste de me le donner,
Mais avant elle a passé la moitié
Du jour à sangloter, agenouillée

Sous ma fenêtre avec ses trois enfants.
Il pleuvait dru, il cessait de pleuvoir,
Il pleuvait derechef, mais la finaude
Ne bougeait pas. Je pouvais la chasser,
Mais quelque voix me soufflait à l'oreille
Qu'elle aimerait mieux acquitter la dette
De son mari que d'aller en prison
Le lendemain. Et celui-ci ? Thibault
Me l'a remis. Comment ce mauvais drôle,
Ce fainéant l'avait-il obtenu ?
Il l'a volé sans doute ou, qui pis est,
Là-bas, dans un bosquet, en pleine nuit...
Oh, oui, si tout le sang, toutes les larmes
Et toute la sueur qui ont été
Versés pour tout ce que je garde ici
Eussent jailli du sol, un vrai déluge
Eût inondé ma cave et m'eût noyé !
D'ailleurs, il est grand temps...

(Il veut ouvrir le coffre.)

Toutes les fois
Que je veux ouvrir mon coffre, je brûle
De fièvre tout en grelottant de froid.
Je n'ai pas peur (mon glaive est avec moi,
L'honnête acier répondant de mon or) :
C'est une sensation inconnue
Qui me serre le cœur... Les médecins
Affirment qu'il y en a qui éprouvent
Du plaisir à tuer une personne.
Or, quand je mets la clef dans la serrure,
Je sens ce qu'ils devraient sentir, plongeant
Leur couteau dans la chair : c'est agréable

Et horrible à la fois.

(Il ouvre le coffre.)

Ma jouissance !

(Il y jette ses pièces d'or.)

Allez ! C'est assez de courir le monde,

Assouvissant autant les passions

Que les besoins de l'homme. Endormez-vous

En paix, mais sans oublier votre force,

Comme les dieux dormant aux cieux profonds...

Je veux m'offrir un festin cette nuit :

J'ouvrirai tous mes coffres, allumant

Une bougie devant chacun d'entre eux,

Et je regarderai briller mon or.

(Il allume des bougies et ouvre ses coffres un à un.)

Je règne ! Quel éclat miraculeux !

Il m'obéit, mon empire puissant

Où mon bonheur, mon honneur et ma gloire

S'unissent ! Oui, je règne, mais qui va

Le gouverner plus tard ? Mon héritier !

Ce jeune fou, ce dilapidateur,

Ce compagnon des libertins fieffés !

Dès que je serai mort, il descendra

Ici, sous ces voûtes silencieuses,

Suivi d'une foule de vils flatteurs,

De courtisans avides de richesse !

Ayant volé la clef à mon cadavre,

Il ouvrira ces coffres en riant,

Et mon trésor ira droit dans les poches

Trouées de leurs vêtements de satin.

Il cassera, lui, les vases sacrés,

Mêlant l'huile royale avec la boue ;

Il dilapidera tout... Mais quel droit
En aura-t-il ? Suis-je devenu riche
Comme un joueur qui ne fait que lancer
Ses dés bruyants pour se vautrer dans l'or ?
Qui sait combien de passions domptées,
De jeûnes tristes, de pensées amères,
De jours pleins de soucis et de nuits blanches
M'a valu tout cela ? Ou dira-t-il,
Mon fils, que mon cœur s'est couvert de mousse,
Que je n'ai jamais été tourmenté
Par le désir ni par la conscience,
Ce monstre aux longues griffes qui écorchent
Le cœur — la conscience, cet intrus,
Cet importun, ce créancier cruel,
Cette sorcière qui éteint la lune
Et rend les tombeaux si honteux qu'ils mettent
Dehors les défunts ? Non, souffre d'abord
Pour t'enrichir, et puis on verra bien
Si tu vas gaspiller, ô malheureux,
Ce que tu auras payé de ton sang !
Si je pouvais cacher ma cave aux yeux
Indignes ! Si mon spectre était à même
De sortir du tombeau pour protéger
Comme aujourd'hui, assis sur un des coffres,
Mon trésor contre les voleurs vivants !

Scène III

Dans le palais.

Albert, le duc.

Albert

J'ai longtemps supporté, mon souverain,
La honte de ma pauvreté navrante.
Veuillez me croire : si je n'étais pas
Désespéré, vous n'entendriez point
Ma plainte.

Le duc

Je vous crois, mon chevalier :
Un noble n'eût pas accusé son père
Sans être aux abois. Il y a très peu
De vauriens comme ça. Soyez tranquille :
Je vais le gronder entre quatre yeux.
D'ailleurs, je l'attends. Cela fait longtemps
Qu'on ne se voit plus. Il était ami
De mon grand-père. Quand j'étais petit,
Il me hissait parfois sur son cheval
Et me couvrait de son lourd heaume comme
D'un gros bourdon. Je m'en souviens...
(Il regarde par la fenêtre.)

Tenez,
Qui est-ce qui est venu ?

Albert

C'est mon père.

Le duc

Veuillez passer dans la salle à côté.
Je vais vous appeler.

Albert sort ; entre le baron.

Je suis content
De vous voir sain et vigoureux, baron.

Le baron

Je suis heureux, mon souverain, d'avoir
Assez de forces pour me rendre auprès
De vous...

Le duc

Cela fait si longtemps, baron,
Que nous ne nous voyons plus, si longtemps !
Ne m'avez-vous pas oublié ?

Le baron

Oh, non,
Mon souverain : je vous vois comme alors.
Vous étiez un enfant si enjoué !
Le duc défunt me disait : Hein, Philippe
(Il m'appelait toujours par mon prénom),
Qu'est-ce que tu m'en dis ? Quelque vingt ans,
Et nous serons, toi et moi, deux bouffons
Devant ce petit lutin... c'est-à-dire
Devant vous...

Le duc

Nous allons donc renouer
Notre amitié. Vous avez oublié
Ma cour.

Le baron

Vieux que je suis, mon souverain,
Je n'aurais rien à faire à votre cour.
Vous, jeune encore, vous aimez les fêtes
Et les tournois. Je n'y suis plus utile,
Mais si Dieu nous envoyait une guerre,
Je monterais encore, en gémissant,
Sur mon cheval, et cette main tremblante
Dégainerait mon glaive sur votre ordre.

Le duc

Je connais votre loyauté, baron :
Mon grand-père était votre ami, mon père
Vous respectait ; moi, je vous considère
Depuis toujours comme un chevalier preux
Et dévoué... Venez, asseyons-nous.
Avez-vous des enfants ?

Le baron

Je n'ai qu'un fils.

Le duc

Pourquoi est-ce que je ne le vois pas
À mes côtés ? Vous êtes déjà las
De ma cour, mais il sied à votre fils,
Avec son âge et sa condition,
De me fréquenter.

Le baron

Mon fils n'aime pas
La vie mondaine, agitée comme elle est.

Son humeur est sombre et farouche : il rôde
Sans cesse aux alentours de mon château,
Tout comme un jeune cerf dans les forêts.

Le duc

Ce n'est pas bien d'être sauvage ! On va
Bientôt l'accoutumer aux bals, aux fêtes
Et aux tournois. Faites-le donc venir ;
Donnez-lui une somme qui convienne
À son titre... Froncez-vous les sourcils ?
Sans doute vous êtes-vous fatigué
De votre chevauchée...

Le baron

Mon souverain,
Je ne suis pas fatigué, mais confus.
Je ne voudrais pas l'avouer, mais vous
M'obligez à raconter quelque chose
Que je préférerais ne pas vous dire
De mon fils. Par malheur, mon souverain,
Il ne mérite, libertin qu'il est,
Ni vos faveurs ni votre attention.
Il passe sa jeunesse à assouvir
Ses vices bas...

Le duc

C'est qu'il est seul, baron.
La solitude et le désœuvrement
Perdent les jeunes. Faites-le venir :
Il oubliera ses habitudes nées
À la campagne.

Le baron

 Veuillez m'excuser,
Mon souverain, mais je ne pourrais pas
Y acquiescer...

Le duc

Pourquoi ?

Le baron

 Je suis trop vieux.
Épargnez-moi, de grâce, cette peine...

Le duc

J'exige que vous expliquiez la cause
De ce refus.

Le baron

C'est que je suis fâché
Contre mon fils

Le duc

Pourquoi ?

Le baron

 Pour son forfait.

Le duc

En quoi consiste-t-il ?

Le baron

N'insistez pas...

Le duc

C'est très étrange. Peut-être avez-vous
Honte de lui ?

Le baron

J'ai honte... un peu...

Le duc

Enfin,
Qu'a-t-il fait ?

Le baron

Il... il a eu le dessein
De me tuer.

Le duc

Tuer ? J'ordonnerai
De le juger comme un vil criminel !

Le baron

Je ne vais pas le prouver, mais je sais
Qu'il souhaite ma mort, j'en suis certain.
Il a déjà tenté de me...

Le duc

Quoi donc ?

Le baron

Voler.

Albert se précipite dans la salle.

Albert

Vous mentez !

Le duc

(au fils)

Comment osez-vous ?

Le baron

Étais-tu là, toi ? Toi, tu as osé...

Tu as pu dire un tel mot à ton père !

Je mens, moi, devant notre souverain !

Moi, moi... ne suis-je plus un chevalier ?

Albert

Vous n'êtes qu'un menteur !

Le baron

Votre tonnerre,

Seigneur mon Dieu, n'a-t-il pas retenti ?

Relève donc ce gant ! Soit notre arbitre

Le glaive...

(Il jette le gant ; son fils s'empresse de le ramasser.)

Albert

C'est le premier don reçu

De mon père. Merci !

Le duc

Qu'est-ce que c'est
Que j'ai vu ? Que s'est-il passé ici ?
Un fils qui a relevé le défi
De son vieux père ! Quelle est cette époque
Où la chaîne des ducs pend à mon cou ?
Toi, petit tigre, et toi, aliéné,
Taisez-vous ! C'est fini !
(au fils)

Donnez-le-moi !
(Il lui retire des mains le gant.)

Albert

(à part)
C'est bien dommage !

Le duc

Comme il l'a saisi,
Ce gant-là ! Va-t'en, monstre, et n'ose plus
Reparaître devant mes yeux jusqu'à
Ce que je vous rappelle.

Albert sort.

Pauvre vieux,
N'en avez-vous point honte ?

Le baron

Excusez-moi,
Mon souverain... Je... je ne me tiens plus

Debout... mes genoux ploient... De l'air ! J'étouffe !
Les clefs ! Où sont mes clefs ? Ah...

Le duc

Il est mort.

Quel siècle affreux, mon Dieu, quels cœurs affreux !

MOZART ET SALIERI

Scène I

Une chambre.

Salieri

Tous disent qu'il n'y a pas de justice
Sur la terre... mais il n'y en a pas
Là-haut non plus. Cela m'est aussi clair
Qu'une gamme quelconque. Je suis né
Ayant du goût pour l'art ; encore enfant,
Quand l'orgue résonnait dans notre église
Ancienne, je l'écoutais fasciné,
Versant, sans le vouloir, des larmes douces.
D'emblée, je rejetais de vains plaisirs,
Et les sciences qui n'avaient pas trait
À la musique me déplaisaient toutes ;
J'y renonçai, aussi têtu qu'altier,
Et je me consacrai à la musique.
Les premiers pas, on s'en ennuie à mort,
Mais je les vainquis, ces difficultés
D'apprenti, et je fis de mon métier
La base de mon art ; cet artisan
Que je devins : je donnai à mes doigts
Une agilité sèche, à mon ouïe,
Une précision servile. Et puis,

Tuant les sons, j'en vins à disséquer,
Comme un cadavre, la musique. Avec
L'algèbre, je mesurai l'harmonie.
Alors, initié à la science,
J'osai me livrer à la jouissance
D'un songe créateur. Je commençai
À composer, mais en cachette, encore
Sans penser à la gloire. Maintes fois,
Après avoir passé deux ou trois jours
Dans ma cellule, oublieux du sommeil
Et du pain, après avoir sangloté,
Tout extasié, d'inspiration,
Je brûlais mon ouvrage en regardant,
Glacé, le feu dévorer ma pensée
Et tous les sons que j'avais engendrés
S'envoler en fumée. Que dis-je enfin ?
Quand le grand Gluck apparut dévoilant
Tant de mystères neufs, voire inouïs,
N'abandonnai-je pas à l'instant même
Tout mon savoir, tout mon amour ardent
Et toute ma foi ferme pour le suivre,
Docile comme un voyageur perdu
Auquel le bon chemin fût indiqué ?
Ainsi, de plus en plus persévérant,
Finis-je par atteindre un haut degré
De mon art infini. Ce fut la gloire
Qui me sourit, et dans les cœurs des hommes
Je retrouvai l'écho de ma musique.
J'étais heureux, je jouissais en paix
De mon travail et de mon grand succès,
Ainsi que des travaux et des succès

De mes amis épris de mon bel art.
Jamais je ne connus la jalousie !
Jamais, ni même lorsque Piccinni
Captiva ces barbares parisiens,
Ni quand, pour la première fois, j'ouïs
Les sons initiaux d'Iphigénie.
Qui dira qu'une jalousie sordide
S'est emparée un jour de Salieri,
Qu'il a déjà été, altier qu'il est,
Ce serpent écrasé par les passants
Qui ronge avec une rage impuissante,
Vivant encore, le sable ? Personne !
Et maintenant, je le dirai moi-même :
Je suis jaloux, éperdument jaloux,
Jaloux à en crever. Ciel ! Où est donc
La vraie justice, si le don sacré,
Au lieu de récompenser nos efforts,
Nos sacrifices, nos amours ardents
Et nos prières, ceint d'une auréole
Si lumineuse, celle des génies,
La tête d'un noceur, d'un fou fieffé ?
Oh, Mozart !

Entre Mozart.

Mozart

M'as-tu vu ? Et je comptais
Te régaler d'une plaisanterie.

Salieri

Depuis quand es-tu là ?

Mozart

Je viens d'entrer.

Je voulais te voir, j'avais quelque chose
À te montrer, mais tout à coup, passant

Auprès d'une taverne, j'ai ouï

Jouer un violon... Non, mon ami,

Jamais tu n'as encore entendu rien

De plus risible... Un aveugle jouait

Voi che sapete dans cette taverne.

Quelle merveille ! Ma foi, je n'ai pu

M'empêcher d'amener ce drôle d'homme

Pour te régaler de ses mélodies.

Entre !

Entre un vieillard aveugle avec un violon.

Joue quelque morceau de Mozart !

*Le vieillard joue un air de Don Giovanni ; Mozart rit à
gorge déployée.*

Salieri

Peux-tu rire ?

Mozart

Ah, Salieri, et toi-même,

Ne ris-tu pas ?

Salieri

Non. Je ne ris pas quand

Un barbouilleur vient souiller la Madone
De Raphaël, ni quand un sot diffame
Dante avec sa vilaine parodie.
Va-t'en, vieux !

Mozart

Pas si vite ! Prends ceci :
Va boire à ma santé.
Le vieillard s'en va.
Toi, Salieri,
Tu es fâché. Je reviendrai plus tard.

Salieri

Qu'est-ce que c'est que tu m'as apporté ?

Mozart

Un petit rien. J'étais, la nuit passée,
En proie à l'insomnie ; quelques idées
Me sont venues à l'esprit. Ce matin,
Je les ai ébauchées, et j'aimerais
Que tu me dises ton opinion,
Mais tu n'as pas le temps de m'écouter !

Salieri

Mozart, Mozart, quand n'ai-je pas le temps
De t'écouter ? Assieds-toi. Je t'écoute.

Mozart

(assis au piano)
Figure-toi... Qui est-ce ? Moi, peut-être ;
Un peu plus jeune et amoureux... pas trop,

Juste pour rire... avec une beauté
Ou un ami, avec toi, par exemple ;
Joyeux. Soudain... tombe l'obscurité,
Un spectre vient... des choses comme ça.
Bon ! Le voici...
(*Il joue.*)

Salieri

Et tu venais chez moi
Avec cela, et tu t'es arrêté
À mi-chemin pour écouter ce vieux
Jouer dans une taverne... Oh, mon Dieu !
Mozart, tu n'es pas digne de toi-même.

Mozart

Est-ce si bon ?

Salieri

Ah, quelle profondeur,
Quelle audace, quelle harmonie ! Mozart,
Tu es un dieu, et tu ne le sais pas.
Moi, je le sais...

Mozart

Bah ! Le crois-tu vraiment ?
Mais ma divinité a déjà faim.

Salieri

Écoute donc : si nous dînions ensemble
À l'auberge du Lion d'Or ?

Mozart

Pour moi,
Je voudrais bien, mais il me faut d'abord
Rentrer chez moi et prévenir ma femme
Que je ne dînerai pas avec elle.
(*Il sort.*)

Salieri

Je vais t'attendre ; n'oublie pas, Mozart !
Non, je ne puis résister au destin :
Je suis élu pour l'arrêter ; sinon,
Nous sommes tous perdus, nous, serviteurs
Et prêtres de la musique, nous tous,
Non seulement moi, avec cette gloire
Obscure... Si Mozart demeure en vie,
Et qu'il atteigne ensuite une hauteur
Plus grande encore, fera-t-il valoir
Notre art ? Non, il ira en décadence
Sitôt que Mozart aura disparu
Sans laisser d'héritiers. En quoi peut-il
Nous être utile ? Tel qu'un chérubin,
Il nous a apporté quelques chansons
Célestes pour que nous, enfants des cendres,
Soyons hantés par un désir aptère
Après l'avoir vu s'envoler ! Plus tôt
Il s'envolera, lui, mieux nous irons.

C'est un poison, le tout dernier cadeau
De ma Isaure. Il y a dix-huit ans
Que je l'ai sur moi : depuis lors, ma vie
Me parut tant de fois une blessure

Inguérissable, et j'allai partager
Plus d'un repas avec un ennemi
Insouciant, mais l'esprit tentateur
Ne me glissa pas un mot à l'oreille.
Sans être lâche ni tenir par trop
À la vie, ressentant la moindre offense,
Je ne me hâtais pas de m'en servir ;
Lorsque la soif de mort me tourmentait,
Je pensais : « Pourquoi faut-il que je meure ?
Et si la vie me fait quelques cadeaux...
Et si une nuit d'inspiration
Me laisse encore extasié... Et si
Un nouveau Haydn compose quelque chose
De grand, et que je m'en délecte... » Assis
En face d'un convive détesté,
Je pensais que, si j'eusse rencontré
Quelqu'un de pire, et qu'une offense encore
Plus douloureuse se fût abattue
Sur moi, tombant de ces hauteurs superbes,
Tu ne te fusses pas perdu, cadeau
De ma Isaure, et j'en avais raison !
Enfin ! Le pire de mes ennemis
Est devant moi, et l'art d'un nouveau Haydn
Me plonge dans une extase sublime !
L'heure a sonné : va, don de mon amour,
Droit à la coupe de mon amitié !

Scène II

La chambre réservée d'une auberge. Un piano.

Mozart et Salieri attablés.

Salieri

Pourquoi es-tu sombre aujourd'hui ?

Mozart

Moi ? Non !

Salieri

Sans doute es-tu triste, Mozart. Pourquoi ?
Notre dîner est bon, ce vin aussi,
Mais tu te tais, l'air maussade.

Mozart

J'avoue
Que c'est mon requiem qui m'inquiète.

Salieri

Hein ? Est-ce un requiem que tu composes ?
Depuis longtemps ?

Mozart

Oui... presque trois semaines,
Mais c'est étrange... T'ai-je raconté
Ce qui m'était arrivé ?

Salieri

Non.

Mozart

Écoute.

Il y a trois semaines, je reviens
À la maison un peu tard ; on me dit
Qu'un homme est venu parler avec moi.
La nuit, je ne dors pas et, sans savoir
Pourquoi, je pense : « Qui était cet homme ?
Que voulait-il de moi ? » Le lendemain,
Le même inconnu ne me trouve pas
Chez moi non plus. Or, le troisième jour,
On m'appelle au moment où je jouais
Avec mon fils sur le plancher. Je sors.
Vêtu de noir, un homme s'est penché
Courtoisement, et puis, me demandant
D'écrire un requiem, il est parti.
Je me suis mis tout de suite à l'écrire...
Depuis, cet homme en noir ne revient plus ;
J'en suis content, car ce serait dommage
D'abandonner mon requiem, encore
Qu'il soit presque achevé, mais, d'autre part...

Salieri

Quoi donc ?

Mozart

J'ai honte de te l'avouer...

Salieri

Qu'est-ce que c'est ?

Mozart

Il ne me laisse en paix
Ni le jour ni la nuit, cet homme en noir,
Me poursuivant comme une ombre. Il me semble
Que je le vois en ce moment, assis
À nos côtés.

Salieri

Suffit ! Est-ce une peur
Si infantine qui te hante ? Écarte
Ces idées creuses. Beaumarchais m'a dit
Plus d'une fois : « Mon frère Salieri,
Écoute-moi : quand les pensées moroses
T'importunent, débouche une bouteille
De champagne ou relis "Le Mariage
De Figaro" pour t'en débarrasser. »

Mozart

Ah, oui, Beaumarchais était ton ami ;
C'est pour lui que tu as écrit « Tarare »,
Une chose excellente. Quand je suis
Heureux, j'en chantonne une mélodie :
La, la, la, la... On dit que Beaumarchais
A empoisonné quelqu'un. Est-ce vrai,
Salieri ?

Salieri

Je ne crois pas : il était
Trop ridicule pour ce métier-là.

Mozart

Il est un génie comme toi et moi,
Le crime et le génie étant deux choses
Incompatibles... N'est-ce pas, mon cher ?

Salieri

Le penses-tu ?
(jetant le poison dans le verre de Mozart)
Bois !

Mozart

Mon ami, buvons
À ta santé, à l'amitié sincère
De Mozart et de Salieri, deux fils
De l'harmonie !
(Il boit.)

Salieri

Attends... Attends, attends !
As-tu bu sans m'attendre ?

Mozart

(jetant sa serviette sur la table)
Ça suffit,
Je n'en veux plus...
(s'approchant du piano)
Écoute, Salieri,
Mon requiem.
(Il joue.)
Quoi ! pleures-tu ?

Salieri

Ces larmes,
Je les verse pour la première fois
De ma vie, douloureuses, mais plaisantes,
Comme si j'avais rempli un devoir
Pénible, ou comme si un bon couteau
M'avait coupé un membre endolori !
N'y prête pas attention, Mozart...
Dépêche-toi de réjouir mon âme
De ces sons... Continue...

Mozart

Si tous sentaient,
Comme toi, l'harmonie ! Mais non, alors
Le monde ne pourrait plus exister :
Personne n'assouvirait les besoins
De sa nature basse, mais chacun
S'adonnerait à l'art... Il y a peu
D'élus comme nous deux, d'heureux oisifs,
De prêtres du beau qui ne font jamais
Grand cas d'utilités, n'est-ce pas ? Mais
Je suis un peu souffrant... je vais dormir.
Adieu !

Salieri

Au revoir.

(seul)

Tu t'endormiras
Pour longtemps, Mozart... Aurait-il raison ?
Est-ce que je ne suis pas un génie,
Le crime et le génie étant deux choses

Incompatibles ? Bah ! ce n'est pas vrai !
Et Michel-Ange ? Ou n'est-ce qu'un mensonge
Du peuple ignare ? A-t-il vraiment tué
Quelqu'un, le créateur du Vatican ?

L'INVITÉ DE PIERRE

*Leporello: O statua gentilissima
Del gran' Commendatore!
...Ah, Padrone!
Don Giovanni.*

Scène I

Don Juan et Leporello.

Don Juan

Attendons que la nuit arrive... Enfin,
On est aux portes de Madrid ! Bientôt,
Je volerai le long des rues connues,
Couvrant cette moustache de ma cape,
Enfonçant mon chapeau jusqu'aux sourcils.
Qu'en penses-tu ? Peut-on me reconnaître ?

Leporello

On reconnaît Don Juan à grand-peine !
Tant d'hommes lui ressemblent...

Don Juan

Tu plaisantes !
Qui me reconnaîtra ?

Leporello

N'importe qui :
Une Gitane ou un gardien de nuit,
Un musicien gris ou votre pareil,
Quelqu'un qui porte une épée sous sa cape.

Don Juan

Quiconque me reconnaît, je m'en moque,
À moins que ce ne soit le roi lui-même.
Du reste, nul ne m'effraie à Madrid.

Leporello

Et si demain le roi vient à savoir
Que Don Juan est à Madrid, rentré,
De son chef, de l'exil, que fera-t-il
De vous ?

Don Juan

Il me renverra en exil.
Je ne suis pas un criminel d'État,
On ne me coupera donc pas la tête.
Le roi m'a exilé parce qu'il m'aime,
Voulant que la famille de cet homme
Que j'avais tué me laissât en paix...

Leporello

Vous auriez mieux fait de rester là-bas,
Calme et tranquille !

Don Juan

Je t'en remercie !
Là-bas, j'ai failli mourir de dégoût.
Quel peuple, quelle terre, quel ciel bis !
Quant à ces femmes-là, ma bonne bête,
Je n'en échangerais pas les plus belles
Contre la paysanne la plus laide
D'Andalousie, sois-en sûr ! Au début,
Elles me plaisaient avec leurs yeux bleus,
La blancheur de leur teint, leur modestie
Et principalement leur nouveauté,
Mais, grâce à Dieu, je n'ai pas trop tardé
À deviner qu'en leur faisant la cour,
J'eusse fini par faire un gros péché :
Elles sont comme des poupées de cire,
Inanimées, si nous les comparons
Aux nôtres... Mais voyons, Leporello :
Est-ce que tu reconnais cet endroit ?
Il nous est familier.

Leporello

C'est le couvent
De saint Antoine. Je me le rappelle.
Vous y alliez tandis que je veillais
Sur nos chevaux dans ce bosquet. J'avoue
Que c'est une horreur de métier ! Pour sûr,
Vous passiez votre temps d'une manière
Plus agréable que moi.

Don Juan

(pensif)

Pauvre Inès !
Elle n'est plus ! Comme je l'ai aimée !

Leporello

Inès, celle qui avait des yeux noirs...
Je m'en souviens : il y avait trois mois
Que vous la courtisiez. C'est le démon
Qui vous a aidé.

Don Juan

En juillet... la nuit.
Je trouvais un plaisir étrange alors
Sur ses lèvres roidies, dans son regard
Mélancolique. C'est drôle... Il me semble
Que tu ne la croyais guère jolie.
Et c'était vrai : il n'y avait en elle
Qu'un peu de vraiment beau. Seul le regard
De ses yeux... Je n'ai jamais vu depuis
Un autre regard comme celui-là.
Quant à sa voix, elle était faible et basse,
Comme si cette femme était malade.
Et son mari était un scélérat :
Je ne l'ai su que trop tard... Pauvre Inès !

Leporello

Eh bien ! il y a eu tant d'autres femmes...

Don Juan

C'est vrai.

Leporello

Il y en aura davantage,
À moins qu'on ne meure.

Don Juan

En effet...

Leporello

Qui est-ce
Qu'on cherchera à Madrid maintenant ?

Don Juan

Oh, c'est Laura ! Je cours tout droit chez elle.

Leporello

Parfait !

Don Juan

J'entrerai par la porte, et si
Quelqu'un est déjà là, on le fera
Sauter par la fenêtre.

Leporello

Évidemment.
On est si gai : ce n'est pas trop longtemps
Qu'on pleure une défunte ! Qui vient là ?

Entre un moine.

Le moine

Voilà qu'elle arrive... Êtes-vous les hommes

De Doña Ana ?

Leporello

Non, on s'y promène.

Don Juan

Qui attendez-vous ?

Le moine

C'est Doña Ana

Qui doit venir visiter le tombeau

De son mari.

Don Juan

Comment ! Doña Ana

De Silva, l'épouse du commandeur

Tué par... j'en ai oublié le nom.

Le moine

Par Don Juan, cet homme dissolu,

Cynique, impie...

Leporello

Oh, oh ! Ces mauvais bruits

Courent de lui jusque dans un couvent

Paisible ; les ermites lui entonnent

Des hosannas.

Le moine

Le connaissez-vous ?

Leporello

Pas

Le moins du monde. Où est-il maintenant ?

Le moine

On l'a exilé.

Leporello

Dieu en soit loué !

Plus loin d'ici il est, mieux nous allons.

Si l'on mettait tous ces maudits coquins

Dans un sac, et qu'on le jetât en mer...

Don Juan

Que dis-tu ?

Leporello

Taisez-vous : c'est une ruse...

Don Juan

La sépulture de ce commandeur

Est-elle donc ici ?

Le moine

Oui. Son épouse

Vient chaque jour pleurer sur son tombeau,

Priant pour son âme.

Don Juan

Une veuve étrange...

Est-elle très belle ?

Le moine

Il ne convient pas
Qu'un moine admire la beauté des femmes,
Mais le mensonge est un péché. Je crois
Qu'il n'y a pas de saint qui désavoue
Cette merveille de beauté.

Don Juan

Voilà
Pourquoi son mari qui était jaloux
La tenait enfermée. Aucun de nous
Ne l'a vue. Je voudrais bien lui parler.

Le moine

Mais Doña Ana ne parle jamais
Avec des hommes.

Don Juan

Ni même avec vous,
Mon père ?

Le moine

Quant à moi, c'est autre chose :
Je suis un moine. Tenez ! La voici.

Entre Doña Ana.

Doña Ana

Ouvrez, mon père !

Le moine

Je vous attendais.
Un instant.

Doña Ana suit le moine.

Leporello

Comment est-elle ?

Don Juan

On ne peut
La voir sous ce voile de veuve. Noir
Comme il est, il ne laisse apercevoir
Que son talon mignon.

Leporello

Oh, ça suffit
Pour que votre imagination peigne
Le reste ! D'ailleurs, vous en avez une
Plus habile qu'un peintre : peu importe
Par où elle commence son tableau,
Par les sourcils ou par les pieds.

Don Juan

Écoute,
Leporello : je ferai connaissance
Avec elle.

Leporello

Il ne manquait que cela :
Sans se contenter d'avoir égorgé

Le mari, il veut regarder pleurer
La veuve. Quel vaurien !

Don Juan

Il fait déjà
Nuit noire. Avant que la lune ne vienne
Transformer l'obscurité en pénombre,
Allons à Madrid !
(Il s'en va.)

Leporello

Un noble espagnol
Attend la nuit, comme un larron, et craint
La lune... Dieu ! Maudite vie ! Aurai-je
À le supporter trop longtemps encore,
Ce garnement ? Ma foi, je n'en puis plus.

Scène II

Une chambre.

Un souper chez Laura.

Le premier convive

Jamais, Laura, tu n'as joué avec
Autant d'habileté, je te le jure.
Ton rôle, comme tu l'as bien compris !

Le deuxième convive

Et tu l'as joué avec tant d'adresse !

Le troisième convive

Avec un tel art !

Laura

Oui, j'ai réussi
Chaque parole aujourd'hui, chaque geste.
Je me suis laissé guider à plaisir
Par l'inspiration, et mes paroles
Coulaient comme si elles n'étaient pas
Produites par ma mémoire servile,
Mais par mon cœur...

Le premier convive

C'est vrai. Tes yeux pétillent
Encore, tes joues brûlent, ton extase
N'est pas cessée. Laura, ne permets pas
Qu'elle s'épuise en vain : chante, Laura,
Chante-nous quelque chose !

Laura

Ma guitare,
Donnez-la-moi.
(Elle chante.)

Tous

Bravo ! C'est merveilleux !
Cela n'a point d'égal ! Bravo !

Le premier convive

Merci,

Notre sirène ! Tu charmes nos cœurs.
Parmi tous les plaisirs de notre vie,
L'amour est le seul qui ait le dessus
Sur la musique. Toutefois, l'amour
N'est qu'une mélodie... Regarde donc :
Carlos est attendri lui-même, austère
Qu'il est.

Le deuxième convive

Cet air, comme il est expressif !
Et les paroles, qui en est l'auteur ?

Laura

C'est Don Juan.

Don Carlos

Quoi ? Don Juan ?

Laura

Ce fut
Mon tendre ami, mon amant inconstant
Qui les composa jadis.

Don Carlos

Don Juan
Est un impie, un scélérat, et toi,
Tu es stupide !

Laura

As-tu perdu la tête ?
Que tu sois un noble espagnol ou non,

Je vais ordonner à mes domestiques
De t'égorger !

Don Carlos

(debout)

Appelle donc tes hommes !

Le premier convive

Assez, Laura ! Don Carlos, je vous prie :
Ne vous fâchez pas. Elle a oublié...

Laura

Ai-je oublié que son germain chéri
Avait été tué par mon Juan
Dans un duel honnête ? C'est dommage
Qu'il n'ait pas tué celui-ci !

Don Carlos

Pardon.

Je me suis fâché pour rien : je suis bête.

Laura

Ah, ah ! Te reconnais-tu bête, toi ?
Faisons la paix !

Don Carlos

C'est ma faute, Laura.
Pardonne-moi. Je ne puis m'empêcher
De me fâcher tout rouge quand j'entends
Dire ce nom...

Laura

La faute est-elle à moi,
Si ce nom me revient à chaque instant ?

Un convive

Laura, pour nous montrer que tu n'es plus
Irritée, chante-nous encore.

Laura

Ah, oui,
Avant que je vous dise adieu ! Déjà,
Il fait nuit. Que chanterais-je ? Écoutez.
(*Elle chante.*)

Tous

Cela n'a point d'égal, c'est merveilleux !

Laura

Adieu, messieurs.

Les convives

Adieu, Laura.

Ils sortent. Laura retient Don Carlos.

Laura

Et toi,
Tu me plais, furibond ; reste chez moi.
C'est Don Juan que tu m'as rappelé
Quand tu m'as houspillée grinçant des dents.

Don Carlos

Veinard ! Tu l'aimais tant...

Laura fait signe que oui.

Don Carlos

Beaucoup ?

Laura

Beaucoup.

Don Carlos

L'aimes-tu maintenant ?

Laura

En ce moment ?

Non, je ne l'aime plus. Je ne peux pas
Aimer deux hommes. Maintenant, c'est toi
Que j'aime bien.

Don Carlos

Quel âge as-tu, Laura ?

Laura

J'ai dix-huit ans.

Don Carlos

Tu es jeune... et seras
Jeune pendant cinq ou six ans. Autour
De toi, pendant cinq ou six ans encore,
Ils se rassembleront pour te flatter,

Te caresser, te combler de cadeaux,
Te divertir avec leurs sérénades
Et pour s'entretuer pour ton amour,
La nuit, aux carrefours. Mais, peu de temps
Après, quand tes yeux se seront creusés,
Et que les rides t'auront recouvert
Les paupières noircies ; lorsque ta tresse
Aura eu plusieurs cheveux blancs, et qu'on
En sera venu à t'appeler vieille,
Qu'est-ce que tu diras alors ?

Laura

Alors ?
Pourquoi y penserais-je ? Est-ce toujours
Que tu as de telles pensées ? De quoi
Parlons-nous ? Viens ici, ouvre la porte
Du balcon. Comme le ciel est serein !
L'air tiède est immobile, la nuit sent
Le citron et la feuille de laurier,
La lune pleine éclaire cet azur
Profond et sombre, et les gardiens de nuit
Poussent leur cri traînant : « Dormez en paix ! »
Et loin d'ici, dans le Nord, à Paris,
Le ciel peut être nuageux ; il tombe
Une pluie froide, et le vent souffle. Écoute,
Carlos : qu'est-ce que ça aurait à voir
Avec nous deux ? Souris-moi, je l'exige...
C'est mieux comme ça !

Don Carlos

Mon gentil démon !

On frappe à la porte.

Don Juan

Hé ! Laura !

Laura

Qui est là ?

Don Juan

Ouvre la porte...

Laura

De qui est cette voix ? Mon Dieu !

Elle ouvre la porte ; entre Don Juan.

Don Juan

Bonsoir...

Laura

Ah, Don Juan !

(Elle se jette à son cou.)

Don Carlos

Comment ! C'est Don Juan !

Don Juan

Ô ma chérie...

(Il l'embrasse.)

Qui est chez toi, Laura ?

Don Carlos

C'est moi, Don Carlos !

Don Juan

Bah ! Quelle rencontre !
Demain, je suis à toi.

Don Carlos

Non, aujourd'hui !

Laura

Ça suffit, Don Carlos : vous n'êtes pas
Dans la rue, mais chez moi. Daignez sortir.

Don Carlos

(sans l'écouter)

J'attends. Eh bien ! ton épée, où est-elle ?

Don Juan

Si tu es tellement impatient,
Allons-y !

Ils se battent.

Laura

Ah, Juan ! Ah...
(Elle se jette sur son lit.)

Don Carlos tombe.

Don Juan

C'est fini.

Lève-toi donc, Laura !

Laura

Qu'est-ce que c'est ?

Tu l'as tué dans ma chambre... Parfait !

Et maintenant, bretteur, qu'en ai-je à faire ?

Que diable ! Où vais-je mettre ce cadavre ?

Don Juan

Peut-être est-il vivant encore.

Laura

(examinant le cadavre)

Oh, oui !

Le sang ne coule plus de sa blessure

Triangulaire ; il ne respire pas.

Regarde : tu lui as percé le cœur.

Don Juan

Que faire donc ? C'est lui qui l'a voulu.

Laura

Eh, Don Juan ! Il ne cesse jamais

De jouer ces méchants tours, et pourtant

Il n'est jamais coupable... D'où viens-tu ?

Y a-t-il longtemps que tu es rentré

D'exil ?

Don Juan

Je viens d'arriver en secret.
On ne m'a pas encore pardonné.

Laura

Et t'es-tu souvenu à l'instant même
De ta Laura ? Ce qui est bon est bon !
Mais ça suffit, je ne crois pas. Tu es
Chez moi par aventure ; tu as vu
Ma maison en passant par cette rue.

Don Juan

Non, ma chérie, et Leporello peut
Le confirmer. Je loge hors la ville,
Dans une auberge horrible. C'est Laura
Que je cherche à Madrid.
(Il l'embrasse.)

Laura

Mon bien-aimé !
Attends... auprès d'un mort... qu'en fera-t-on ?

Don Juan

Avant qu'il fasse jour, je porterai
Le cadavre enveloppé dans ma cape
Jusqu'à ce carrefour-là. Sois tranquille.

Laura

Prends garde que personne ne te voie !
C'étaient tes amis qui soupaient chez moi ;
Ils viennent de partir. Comme c'est bon

Que tu sois arrivé une minute
Après ! Si tu les avais rencontrés...

Don Juan

Y a-t-il longtemps, Laura, que tu l'aimes ?

Laura

Qui ? Tu délires...

Don Juan

Hum ! Avoue-moi donc
Combien de fois tu m'as déjà trompé
En mon absence.

Laura

Et toi, noceur ?

Don Juan

Dis-moi...

Mais non... on aura le temps d'en parler.

Scène III

La statue du commandeur.

Don Juan

Tout est pour le mieux : tuant par hasard
Don Carlos, je m'abrite en humble ermite
Ici. Jour après jour, je vois la veuve

Superbe, et (à ce qu'il me semble au moins)
Elle m'a vu, elle aussi. Nous étions
Trop cérémonieux jusqu'aujourd'hui,
Mais il est temps de lui parler. Par où
Est-ce que je commencerai ? « Osé-je,
Madame... » Non, ce n'est pas ça... N'importe !
Ce qui me viendra soudain à l'esprit,
Je le lui dirai en improvisant
Un chant d'amour... Elle doit arriver
Sous peu. Je crois que le feu commandeur
S'ennuie sans elle. Comme il paraît grand,
Large d'épaules : c'est une statue
D'Hercule ! Et le défunt était petit
Et faible ; s'il se haussait sur la pointe
Des pieds, il ne pourrait toucher le nez
De sa statue de la main. Ce jour-là,
Nous nous battîmes, lui et moi, derrière
L'Escurial ; quand je l'eus transpercé
De mon épée, je vis un papillon
Épinglé tout au plus. Mais il était
Vaillant et orgueilleux, cet homme austère...
Tiens ! La voici.

Entre Doña Ana.

Doña Ana

Il est là de nouveau.
Je vous distrais de vos réflexions...
Pardonnez-moi, mon père.

Don Juan

C'est moi-même
Qui dois vous demander pardon, Madame.
J'empêche peut-être votre chagrin
De s'épancher à volonté.

Doña Ana

Mon père,
Si grand soit-il, mon chagrin est en moi ;
Mes humbles oraisons peuvent monter
Vers le ciel devant vous, et je vous prie
D'y joindre votre voix.

Don Juan

Doña Ana !
Je ne mérite point de partager
Vos oraisons. Je n'ose répéter,
Avec mes lèvres souillées par le vice,
Votre prière, sainte comme elle est.
Je ne fais que vous regarder de loin,
Lorsque vous vous courbez, silencieuse,
Et que vos cheveux longs et noirs s'épandent
Sur la blancheur du marbre, et je crois voir,
Avec vénération, un bel ange
Qui visite en cachette ce tombeau.
Alors, mon cœur ému ne conçoit plus
D'oraisons : je l'admire en plein silence,
Et je pense qu'il est heureux, celui
Dont le tombeau gelé est réchauffé
De son haleine céleste et mouillé
De ses larmes d'amour...

Doña Ana

C'est très étrange
D'ouïr un tel discours.

Don Juan

Vous dites ?

Doña Ana

Moi ?
Vous oubliez...

Don Juan

Que je suis un ermite
Indigne, et que ma bouche vicieuse
Devrait se taire, n'est-ce pas ?

Doña Ana

J'ai cru...
Je ne vous ai pas bien compris...

Don Juan

Je vois
Que vous avez tout deviné, Madame !

Doña Ana

Qu'ai-je deviné ?

Don Juan

Non, je ne suis pas
Un moine, et je me prosterne à vos pieds

En vous suppliant de me pardonner.

Doña Ana

Mon Dieu ! Levez-vous... Qui êtes-vous donc ?

Don Juan

Un malheureux pris d'une passion
Désespérante.

Doña Ana

Et me le dites-vous
Auprès de ce tombeau ? Allez-vous-en !

Don Juan

Un instant, Doña Ana, un instant !

Doña Ana

Et si quelqu'un y arrive...

Don Juan

Un instant !
La grille est fermée.

Doña Ana

Que désirez-vous ?

Don Juan

La mort ! Oh, que je meure tout de suite
À vos pieds... qu'on enterre ma dépouille...
Non près de celle qui vous est si chère,
Non ici même, mais plutôt là-bas,

Au seuil de cette porte où vous pourrez
Toucher du pied ou du pan de la robe
Ma dalle funéraire en revenant
Pleurer agenouillée sur ce tombeau
Majestueux...

Doña Ana

Vous êtes fou !

Don Juan

Peut-être

Prenez-vous pour un signe de folie
Mon désir de mourir, Doña Ana ?
Si j'étais fou, moi, je désirerais
Rester en vie et nourrir l'espérance
D'attendrir votre cœur par mon amour ;
Si j'étais fou, je passerais des nuits
À troubler votre doux sommeil, planté
Sous votre balcon, par mes sérénades ;
Je ne me cacherais pas : au contraire,
J'attirerais votre regard partout ;
Si j'étais fou, je ne souffrirais pas
En silence...

Doña Ana

Et c'est de cette façon
Que vous vous taisez !

Don Juan

Une occasion
S'est présentée à moi, Doña Ana.

Sinon, vous n'eussiez jamais pénétré
Mon secret navrant.

Doña Ana

Y a-t-il longtemps
Que vous m'aimez ?

Don Juan

Longtemps ou pas longtemps,
Je ne le sais pas, moi, mais depuis lors
Je sais combien vaut cette vie si courte.
Ce n'est que depuis lors que je comprends
Le sens du mot « bonheur ».

Doña Ana

Allez-vous-en !
Vous êtes dangereux.

Don Juan

Moi ? Dangereux ?
Pourquoi ?

Doña Ana

J'ai peur de vous écouter.

Don Juan

Soit !
Je me tairai, mais ne congédiez pas
Celui qui se console seulement
Lorsqu'il vous voit. Les folles espérances,
Je n'en nourris aucune ; je n'exige

Rien du tout, mais, puisqu'on m'a condamné
À vivre, il faut que je vous voie, Madame.

Doña Ana

Allez-vous-en ! Votre discours si fou
Ne sied pas à ce lieu sacré. Venez
Chez moi demain. Si vous jurez, Monsieur,
De me traiter encore avec respect,
Je vous recevrai, mais daignez venir
Tard dans la nuit. Je ne reçois personne
Depuis que je suis veuve...

Don Juan

Ô mon bel ange,
Doña Ana ! Que Dieu vous réconforte
Comme vous venez de réconforter
Ce malheureux qui souffre tant !

Doña Ana

Partez !

Don Juan

Juste un instant !

Doña Ana

Ah, non, c'est moi qui dois
Partir, d'autant plus que nulle oraison
Ne me vient à l'esprit ! Votre discours
Mondain m'a distraite : il y a longtemps
Que mon oreille n'entend plus aucune
De ces paroles. Je vous recevrai

Demain.

Don Juan

Demain ? Je n'ose encore y croire,
Je n'ose me livrer à mon bonheur...
Je vous verrai demain ! Non pas ici
Ni en cachette !

Doña Ana

Quel est votre nom ?

Don Juan

Diego de Calvado.

Doña Ana

À demain,
Don Diego.
(*Elle s'en va.*)

Don Juan

Leporello !

Entre Leporello.

Leporello

Monsieur ?

Don Juan

Mon cher Leporello, je suis heureux !
« Demain, tard dans la nuit... » Leporello,
Prépare pour demain... Je suis heureux

Comme un enfant !

Leporello

Avez-vous donc parlé
À Doña Ana ? Elle vous a dit
Quelques mots gentils ou elle a reçu
Votre bénédiction, n'est-ce pas ?

Don Juan

Non, Leporello, elle m'a donné
Un rendez-vous !

Leporello

Vraiment ? Ô vous, les veuves,
Vous êtes toutes de même farine.

Don Juan

Je suis heureux ! Je suis prêt à chanter !
Je voudrais embrasser le monde entier !

Leporello

Et le commandeur, qu'est-ce qu'il dira
De tout cela ?

Don Juan

Crois-tu qu'il soit jaloux
De son épouse ? Non, rassure-toi !
Cet homme avait toujours été sensé
Et serait devenu, une fois mort,
Encore plus sensé.

Leporello

Mais non, Monsieur :
Regardez sa statue !

Don Juan

Qu'est-ce qu'elle a,
Leporello ?

Leporello

Elle paraît fâchée.
On dirait qu'elle vous regarde...

Don Juan

Alors,
Leporello, va l'inviter chez moi,
Ou plutôt chez sa veuve, pour demain.

Leporello

Inviter cette statue ? Pour quoi faire ?

Don Juan

Pour sûr, je ne prétends pas lui parler.
Va lui demander de venir demain,
Tard dans la nuit, pour faire sentinelle
À cette porte-là.

Leporello

Vous plaisantez...
Et avec qui !

Don Juan

Va vite !

Leporello

Mais...

Don Juan

Va donc !

Leporello

Belle et auguste statue, Don Juan,

Mon maître, vous demande de venir...

Mais non, parbleu, je ne peux pas, j'ai peur !

Don Juan

Poltron ! Je vais te...

Leporello

Permettez ! Mon maître,

Don Juan, vous demande de venir

Demain, tard dans la nuit, chez votre épouse

Pour faire sentinelle à sa porte...

La statue fait oui de la tête.

Ah !

Don Juan

Qu'est-ce que tu as ?

Leporello

Mon Dieu ! Je me meurs !

Don Juan

Qu'est-ce qui te prend ?

Leporello

(hochant la tête)

La statue... Mon Dieu !

Don Juan

Me salues-tu ?

Leporello

Ce n'est pas moi, c'est elle !

Don Juan

Quelle bêtise horrible !

Leporello

Allez vous-même...

Don Juan

Regarde, vagabond !

(s'adressant à la statue)

Je te demande,

Mon cher commandeur, de venir demain

Chez ta veuve, à qui je rendrai visite,

Pour garder sa porte. Eh bien, viendras-tu ?

La statue fait oui de la tête.

Mon Dieu !

Leporello

Je vous l'ai dit...

Don Juan

Allons-nous-en !

Scène IV

La chambre de Doña Ana.

Don Juan et Doña Ana.

Doña Ana

Je vous reçois, Don Diego, pourtant
Je crains que mes propos ne vous ennuiant,
Tristes qu'ils sont : je me rappelle encore
Ma perte. Pauvre veuve, je souris,
Comme un avril, au milieu de mes pleurs.
Pourquoi vous taisez-vous ?

Don Juan

Je me délecte
À penser en silence que je suis
En tête-à-tête avec Doña Ana.
C'est bien ici que je vous vois, charmante ;
Vous n'êtes plus agenouillée devant
Votre mari de marbre, ce veinard...

Doña Ana

Êtes-vous donc jaloux ? Même au tombeau,
Vous inquiète-t-il ?

Don Juan

La jalousie
Ne me sied pas, car vous avez choisi
De l'épouser.

Doña Ana

Non... Ma mère m'a fait
Accepter Don Alvaro pour époux.
Nous étions pauvres ; lui était fort riche.

Don Juan

Heureux ! Il a posé son vain trésor
Aux pieds d'une déesse en l'échangeant
Pour un bonheur céleste. Quelle joie
J'eusse éprouvé à vous donner mon titre
Et ma richesse pour un doux regard,
Si je vous eusse rencontrée plus tôt !
J'eusse obéi à votre volonté
Comme un esclave, j'eusse prévenu
Tous vos caprices pour que votre vie
Fût un miracle continu. Hélas !
Un autre sort m'a été réservé.

Doña Ana

Assez, Diego ! En vous écoutant,
Je pêche : il sied à une pauvre veuve
D'être fidèle à son mari défunt.

Je ne puis vous aimer. Si vous saviez
Comment Don Alvaro m'avait aimée !
S'il était veuf, lui, il ne recevrait
Aucune dame éprise dans sa chambre.
Il demeurerait à jamais fidèle
À l'amour conjugal.

Don Juan

Doña Ana,
Ne parlez plus de votre époux, faisant
Souffrir mon cœur ! Ne me torturez plus,
Même si je mérite une torture...

Doña Ana

En méritez-vous une ? Mais pourquoi ?
Vous n'êtes rattaché à nulle femme
Par les liens sacrés du mariage.
N'est-ce pas vrai ? Vous avez donc le droit
D'être amoureux de moi, devant le ciel
Et à mes propres yeux.

Don Juan

À vos yeux ? Non !
Seigneur mon Dieu !

Doña Ana

Avez-vous quelque faute
Qui me regarde à vous reprocher ? Dites
Ce que vous avez fait.

Don Juan

Non, non, jamais !

Doña Ana

Qu'est-ce que c'est, Diego ? Êtes-vous
Coupable d'une faute ? Quelle est-elle ?

Don Juan

Je ne vous le dirai pour rien au monde.

Doña Ana

C'est étonnant, Diego ! Je vous prie,
J'exige enfin...

Don Juan

Non, non...

Doña Ana

Ah ! Est-ce ainsi

Que vous obéissez, comme un esclave,
À ma volonté ? N'est-ce pas cela
Que venez à peine de me dire ?
De quelle faute donc vous jugez-vous
Coupable ? Répondez-moi, Diego ;
Sinon, je me fâcherai contre vous.

Don Juan

Je n'oserais... Vous auriez de la haine
Pour moi.

Doña Ana

Je vous pardonne par avance,
Mais je veux le savoir...

Don Juan

Gardez-vous bien
De percer ce mystère, affreux qu'il est.

Doña Ana

Affreux qu'il est... Ne me tourmentez pas !
Je suis trop curieuse... Qu'auriez-vous
Pu faire pour me porter préjudice ?
Je ne vous connaissais pas ; je n'avais
Nul ennemi... Un seul, au vrai, celui
Qui a tué Don Alvaro.

Don Juan

(tout bas)

Eh bien !

On y est presque. Le connaissez-vous,
Ce misérable Don Juan ?

Doña Ana

Jamais

Je ne l'ai vu.

Don Juan

Au fond de votre cœur,
Vous haïssez cet homme, n'est-ce pas ?

Doña Ana

J'y mets un point d'honneur. Mais vous tentez
De me distraire de ma question,
Don Diego. J'exige...

Don Juan

Si jamais
Vous rencontriez Don Juan ?

Doña Ana

Alors,
Je lui enfoncerais un long poignard
Dans la poitrine.

Don Juan

Où est-il, ton poignard ?
La voici, ma poitrine !

Doña Ana

Diego,
Qu'avez-vous ?

Don Juan

Je ne suis pas Diego.
Je suis Juan.

Doña Ana

Mon Dieu ! Je ne crois pas !
C'est impossible !

Don Juan

Je suis Don Juan.

Doña Ana

Ce n'est pas vrai !

Don Juan

J'ai tué ton mari,

Et je ne m'en repens ni n'en conçois

Aucun regret.

Doña Ana

Que dites-vous ? Non, non...

C'est impossible !

Don Juan

Je suis Don Juan !

Et je t'adore.

Doña Ana

(défaillante)

Je perds mes esprits...

Où suis-je ?

Don Juan

Au nom du ciel, Doña Ana !

Debout ! Ranime-toi, et tu verras

Ton Diego, ton esclave, à tes pieds.

Doña Ana

Oh, laisse-moi...

(d'une voix faible)

Tu es mon ennemi !

Tu m'as privée de tout ce que j'avais...

Don Juan

Charmante créature ! Je suis prêt

À expier mon coup d'épée mourant

À tes pieds ! Je mourrai, si tu le veux ;

Je ne vivrai, si tu veux que je vive,

Que pour toi...

Doña Ana

Est-ce là ce Don Juan ?

Don Juan

On vous l'avait dépeint comme un gredin,

Doña Ana, n'est-ce pas ? Il se peut

Que les rumeurs qui courent ne soient pas

Tout à fait fausses, que ma conscience

Se soit lassée de porter le fardeau

De mes péchés. Oui, j'ai longtemps été

Un élève assidu de la luxure,

Pourtant, depuis que je vous ai connue,

Je me sens comme métamorphosé.

C'est la vertu que j'aime en vous aimant,

Et je me mets, pour la première fois,

À genoux devant elle.

Doña Ana

Oh, Don Juan

Est éloquent : j'en ai ouï parler !

On dit que c'est un séducteur rusé ;
On vous tient pour un corrupteur impie,
Un vrai démon. Combien de pauvres femmes
Avez-vous subornées ?

Don Juan

Jusqu'aujourd'hui,
Je n'ai aimé aucune de ces femmes.

Doña Ana

Et je croirai vraiment que Don Juan
Soit amoureux pour la première fois,
Qu'il ne me considère surtout pas
Comme sa proie !

Don Juan

Si je désirais tant
Vous abuser, est-ce que je dirais
Ce nom que vous ne pouvez même entendre ?
Ma préméditation, où est-elle ?
Où voyez-vous ma perfidie ?

Doña Ana

Qui sait ?
Mais comment osez-vous venir chez moi ?
Si quelqu'un vous reconnaissait, serait
Inévitable votre mort.

Don Juan

Ma mort ?
Docilement, je donnerais ma vie

Pour un instant passé auprès de vous !

Doña Ana

Mais comment allez-vous sortir d'ici,
Ô imprudent ?

Don Juan

(baisant ses mains)

Craignez-vous pour la vie
De ce pauvre Juan ? N'y a-t-il plus
De haine au fond de votre âme angélique,
Doña Ana ?

Doña Ana

Si je pouvais encore
Vous haïr ! Mais il faut nous séparer.

Don Juan

Quand nous reverrons-nous ?

Doña Ana

Je ne sais pas.
Un jour.

Don Juan

Demain ?

Doña Ana

Mais où ?

Don Juan

Ici.

Doña Ana

Mon cœur
Est faible ! Oh, Don Juan...

Don Juan

Un seul baiser
En preuve de votre pardon...

Doña Ana

Va vite :
Il est grand temps !

Don Juan

Un seul, froid et placide...

Doña Ana

Comme tu es têtu ! Voici, prends-le.
Mais quel bruit est-ce ? Oh, fuis, mon Don Juan !

Don Juan

Adieu... non, au revoir, ma douce amie.

Il sort et rentre en courant.

Ah !

Doña Ana

Qu'est-ce qui t'arrive ? Ah !

*Entre la statue du commandeur.
Doña Ana tombe.*

La statue

Me voilà
Venu à ton appel.

Don Juan

Doña Ana !
Mon Dieu !

La statue

Tout est fini. Laisse-la donc.
Tu trembles, Don Juan.

Don Juan

Moi ? Pas du tout.
Je t'ai invité, et je suis content
De te voir.

La statue

Prends ma main.

Don Juan

Très volontiers.
Oh, comme est lourde sa dextre de pierre !
Laisse-moi, lâche-moi la main... Je meurs !
Tout est fini ! Ô ma Doña Ana !

Ils s'engouffrent.

UN BANQUET EN TEMPS DE PESTE

(De la tragédie *The City of the Plague* de Wilson)

Une rue. Une table mise. Plusieurs hommes et femmes sont à banqueter.

Un jeune homme

Cher président ! Je parle derechef
D'un homme que nous connaissons très bien,
De celui dont les reparties piquantes,
Les récits amusants, les commentaires,
Si virulents avec leur gravité
Comique, animaient tant nos entretiens,
Chassant le noir que cette maladie,
Notre hôte, fait s'emparer maintenant
Des esprits les plus brillants. Avant-hier,
Notre rire éclatant glorifiait
Sa causerie ; il ne se peut donc pas
Que nous venions à oublier Jackson
Pendant notre joyeux banquet ! Voici
Son fauteuil qui paraît attendre encore
Ce farceur-là, mais il s'en est allé
Dans les froides demeures souterraines...

Quoiqu'une bouche tellement verbeuse
Ne se soit jamais tue dans une tombe,
Il y en a qui sont encore en vie
Et n'ont nulle raison de s'attrister.
Or, je propose qu'on boive, en mêlant
Nos cris de joie aux tintements des verres,
À sa mémoire, comme s'il était
Vivant.

Le président

Il fut le premier à sortir
De notre cercle. Buvons en silence
Pour l'honorer.

Le jeune homme

Soit !

(Tous boivent en silence.)

Le président

Ta voix, ma petite,
Entonne les chansons de ton pays
Avec une perfection sauvage.
Chante-nous, Mary, quelque chanson triste
Pour qu'on se livre ensuite à l'allégresse
Avec plus de fougue, à l'instar de qui
S'absente de la terre dans ses songes.

Mary

(chante)

On vivait une autre vie,

Calme et riche, dans nos champs.
Le dimanche, était remplie
Notre église de croyants.
Que d'enfants, garçons et filles,
Allaient à l'école, heureux ;
Que de faux, que de faucilles
Tondaient nos prés plantureux !
Aujourd'hui, l'église est vide,
L'école est fermée à clé ;
Comme sur un sol aride,
On ne sème plus de blé.
Pas de bruit, pas de lumière ;
Rien ne bouge en ce moment ;
Ce n'est que le cimetière
Qui demeure en mouvement.
À chaque instant, on apporte
Des corps ; le village entier
Pleure ses morts et exhorte
Dieu à les prendre en pitié.
Déjà, on n'a plus de place
Pour creuser un seul tombeau ;
La foule de croix s'amasse
Comme un timide troupeau.
Si mon printemps passe vite,
Si de moi tu prends le deuil,
Toi que j'aimais tant, évite
D'embrasser, mise au cercueil,
Ta Jenny ; n'ose la suivre
Que de loin ; sois bien prudent ;
Fais effort pour me survivre,
Mon Edmond qui m'aimait tant !

Et puis quitte le village
Et va vivre en d'autres lieux
Jusqu'à ce que ton cœur sage
Me fasse enfin ses adieux.
Tu visiteras ma cendre
Quand la peste aura fini...
Sache qu'elle va t'attendre
Outre-tombe, ta Jenny !

Le président

Merci beaucoup, notre Mary rêveuse,
Pour ta chanson plaintive ! Dans les temps,
La même maladie ayant touché
Les monts et vaux de ton pays natal,
De gros sanglots s'entendaient sur les berges
De ses ruisseaux dont l'eau coule aujourd'hui
Si placide à travers cet Éden-là,
Inculte comme il l'est, mais cette année
Néfaste où tant d'honnêtes gens moururent,
Ce fut à peine si elle laissa
Un souvenir dans quelque cantilène
Triste et plaisante des pasteurs... Non, rien
N'afflige autant celui qui s'ébaudit
Qu'un de ces sons venus d'un cœur souffrant.

Mary

Hélas ! puissé-je ne jamais chanter
Hors la mesure de mes chers parents !
Comme ils aimaient écouter leur Mary...
Ainsi me semble-t-il que je m'entends
Chanter, moi-même, à leur seuil. Au surplus,

Ma voix était plus douce alors : c'était
Celle de l'innocence...

Louise

Ces chansons
Ne sont plus à la mode ! Toutefois,
Il y a des cœurs simples qui se fondent
Dès qu'une femme se met à pleurer.
Elle se croit irrésistible avec
Son regard mouillé, mais en le pensant
De son rire, à coup sûr elle rirait
Sans cesse. Walsingham avait vanté
Les belles du Nord, toutes pleurnicheuses,
Et elle a commencé à larmoyer.
Ses cheveux écossais, que j'en déteste
Le jaune !

Le président

Chut ! J'entends un bruit de roues !
(Passe un char débordant de cadavres. Un homme noir le conduit.)
Tiens ! Elle s'est évanouie... D'après
Ce que Louise disait, je trouvais
Qu'elle avait un cœur d'homme. Point du tout !
Le tendre l'emportant sur le cruel,
La peur habite une âme harcelée
Par des passions. Jette-lui, Mary,
De l'eau au visage. Elle se sent mieux.

Mary

Couche-toi sur mon sein, ma sœur de honte

Et de détresse.

Louise

(reprenant ses esprits)

Un démon effrayant,
Tout noir, aux yeux blancs, que j'ai vu en rêve...
Il m'invitait à son char où les morts
S'entassaient pêle-mêle en murmurant
Dans une langue affreuse et inconnue...
Était-ce un rêve, dites-moi, le char
Avait-il passé par ici ?

Le jeune homme

Louise,

Rassure-toi donc ! Bien que cette rue
Soit notre abri contre la mort, un lieu
Assez sûr pour qu'on s'y festoie, ce char
A le droit d'aller où qu'il aille ; on doit
Le laisser circuler. Hé, Walsingham !
Pour couper court à ces discussions
Et défaillances féminines, chante
Une chanson qui, sans être inspirée
Par la tristesse écossaise, soit vive
Et libre... voire une chanson bachique,
Née à côté d'une coupe écumante.

Le président

Ces chansons-là, je n'en connais aucune,
Mais je vais chanter un hymne à la peste
Écrit la nuit passée où une envie
Bizarre, celle de rimer, m'a pris

Pour la première fois dans cette vie.
Écoutez-le : rauque, ma voix convient
À ce chant.

Plusieurs

Hymne à la peste ! On l'écoute !
Hymne à la peste ! Que c'est beau ! Bravo !

Le président

(chante)

*

Quand marche un hiver rigoureux
Sur nous, tel qu'un commandant preux,
Avec ses troupes boréales,
On combat les froids sibériens
Avec la chaleur de nos poêles
Et la fureur de nos festins.

*

C'est la Peste, reine suprême,
Qui marche sur nous elle-même,
Frappant impérieusement,
Avec sa bêche funéraire,
À nos fenêtres. Quel tourment !
Qu'est-ce que nous avons à faire ?

*

Sauvons-nous de son coup fatal
Dans notre refuge hivernal !
Emplissons à ras bord nos verres,
Noyons dedans notre cerveau,
Trinquons, en vue des cimetières,
À la puissance du fléau !

*

On goûte le plus de délices
Au bord d'horribles précipices,
Parmi les vagues de la mer,
Lorsqu'une tempête funeste
En fait un véritable enfer,
Et sous l'empire de la Peste.

*

Tout ce dont on pourrait mourir
Renferme un drôle de plaisir
Pour les créatures mortelles,
Un soupçon d'immortalité :
Ô bienheureuses, toutes celles
Qui en ont tôt ou tard goûté !

*

Gloire à la Peste ! Si obscure
Soit-elle, notre sépulture,
Nous n'en avons aucune peur,
Savourant, comme un vin céleste,
Ces baisers aussi pleins d'ardeur
Qu'ils le sont peut-être de peste !

(Entre un vieux prêtre.)

Le prêtre

Fous hérétiques ! Quelle fête impie !
Votre banquet et vos chants libertins
Profanent le silence que la mort
A propagé partout, sombre qu'il est !
Lors des obsèques toujours plus navrantes,
Je prie, entouré de faces livides,

Là-bas, au cimetière, et votre orgie
Trouble, odieuse, la paix de nos morts
Et fait trembler la terre au-dessus d'eux !
Si les prières des vieux et des femmes
N'avaient pas sanctifié cette fosse
Commune, j'aurais cru que les démons
Déchiraient l'âme d'un pécheur damné
Pour la précipiter dans les ténèbres...

Quelques voix

Il parle de l'enfer habilement !
Va-t'en, vieux ! Fous le camp ! Suis ton chemin !

Le prêtre

Je vous conjure par le sang sacré
Du Rédempteur crucifié pour nous :
Interrompez votre banquet hideux,
Si vous voulez retrouver, dans le ciel,
Les âmes de vos proches trépassés,
Et retournez à vos logis !

Le président

Sont tristes
Nos logis, et les jeunes gens adorent
La joie !

Le prêtre

Est-ce toi, Walsingham, toi-même
Qui s'agriffait, il y a trois semaines,
Au cadavre de ta mère en hurlant,
Qui se démenait tant, agenouillé

Auprès de son tombeau ? Ne crois-tu pas
Qu'elle s'effondre en pleurs au paradis,
Maintenant qu'elle voit son fils ici,
Participant à cette fête ignoble,
Chantant, parmi nos saintes oraisons
Et nos soupirs douloureux, ces chansons
Obscènes ? Suis-moi donc !

Le président

Pourquoi viens-tu
Me tourmenter ? Je ne puis ni ne dois
Te suivre : ce qui me retient ici,
Ce sont mon désespoir, cette débauche
Dont je suis conscient, mes souvenirs
Atroces, la terreur du vide mort
Qui m'attend chez moi, et la nouveauté
De cette bacchanale, et le poison
Bienfaisant de ce verre, et les caresses
(Dieu me pardonne) de ces créatures
Perdus, mais belles... L'ombre de ma mère
Ne m'éloignera pas de cet endroit !
Il est tard... Voilà que j'entends ta voix
M'appeler... Ces efforts que tu as faits
Pour me sauver, je les reconnais, mais...
Va-t'en, vieux, je t'en prie, et reste en paix,
Mais soit maudit celui qui te suivra !

Plusieurs

Ô noble président, bravo ! Bravo !
Va-t'en sans demander ton reste, vieux !

Le prêtre

C'est l'âme de Mathilde qui t'appelle !

Le président

(debout)

Jure-moi, en levant ta main flétrie,
Si pâle, vers les cieux, de ne plus dire
Ce nom à jamais tu dans le cercueil !
Oh, si je pouvais cacher ce spectacle
À ses yeux immortels ! Elle croyait
Que j'étais libre, pur et orgueilleux,
Et elle avait connu le paradis
Entre mes bras... Où est-ce que je suis ?
Fille de la lumière, je te vois
Là-haut, mais mon esprit ne montera
Jamais vers toi...

Une voix féminine

Il est devenu fou :
Il rêve de sa compagne enterrée,
Les yeux ouverts !

Le prêtre

Allons, viens donc, allons...

Le président

Mon père, écoute... Pour l'amour de Dieu,
Laisse-moi seul !

Le prêtre

Pardonne-moi, mon fils !

Seigneur mon Dieu, ayez pitié de lui.

Il s'en va. Le banquet continue. Le président reste plongé dans une méditation profonde.

Texte établi par la [Bibliothèque russe et slave](#) ; déposé sur le site de la Bibliothèque le 11 février 2023.

** * **

Les livres que donne la Bibliothèque sont libres de droits d'auteur. Ils peuvent être repris et réutilisés, à des fins personnelles et non commerciales, en conservant la mention de la « Bibliothèque russe et slave » comme origine.

Les textes ont été relus et corrigés avec la plus grande attention, en tenant compte de l'orthographe de l'époque. Il est toutefois possible que des erreurs ou coquilles nous aient échappé. N'hésitez pas à nous les signaler.